

LE CHŒUR.

Écoutons. J'entends des cris : qui donc est frappé ?

AGAMEMNON.

Ah ! dieux ! on me frappe encore.

LE CHŒUR.

C'en est fait ; c'est le roi que j'entends : amis, que faut-il faire ?

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Si vous m'en croyez, appelons ici le peuple.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Il vaut mieux fondre dans le palais et surprendre les assassins le poignard à la main.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

J'approuve ce conseil : agissons ; le temps presse.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Consultons cependant : ce prélude horrible annonce des tyrans.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Nous balançons ; et ils agissent, sans s'occuper de l'avenir.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Je ne sais quel parti prendre ; il faut bien examiner avant que d'agir.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Il est vrai ; car enfin si le roi est mort, nous ne saurions le rappeler à la vie.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Mais faut-il donc, pour prolonger nos jours, céder à de lâches assassins ?

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Non, sans doute, plutôt mourir ; la mort est plus douce que les tyrans.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Ces cris perçants nous annoncent trop que le roi n'est plus.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Il faut nous en assurer ; conjecturer ou savoir sont deux choses différentes.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Je me rends à cet avis : entrons ; voyons par nous-même quel est le sort du fils d'Atrée.

## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Jusqu'ici j'ai tenu le langage du moment ; je ne rougirai pas d'en changer. Je voulais me venger d'un ennemi qui paraissait m'être cher ; il fallait l'entraîner dans un piège de malheur dont il ne pût se dégager. Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon antique haine méditait ce combat. Enfin le jour est venu. L'ennemi est arrivé où je l'attendais : tout était prêt. Je ne le nie point ; il n'a pu ni fuir ni se défendre : je l'ai enveloppé dans un superbe voile, comme le poisson dans un filet sans issue ; je l'ai frappé deux fois ; deux fois il a gémi : ses genoux ont plié, il est tombé ; un troisième coup a été mon offrande au dieu des enfers<sup>1</sup>, et l'a précipité chez les ombres. Sans sang a jailli

1. Expression métaphorique qui fait allusion à un usage des Grecs. A la fin d'un repas ils faisaient hommage à Jupiter, ou à quelque autre dieu, du dernier coup qui se buvait.

sur moi : rosée de mort, qui m'a réjouie comme la pluie du ciel réjouit la terre quand les germes de son sein vont éclore. Voilà ce que j'ai fait. Vieillards, soyez-en satisfaits ou non, je m'en glorifie. Que n'avais-je de quoi faire des libations sur son corps ! j'en eusse fait et avec justice. La coupe que, dans ce palais, le cruel avait remplie de tant d'horreurs exécrables, il l'a bue lui-même à son retour.

LE CHŒUR.

Quel discours audacieux ! vous insultez ainsi à votre époux !

CLYTEMNESTRE.

Je suis femme, et vous croyez m'intimider, mais sachez que mon cœur est intrépide ! votre éloge ou votre blâme me sont indifférents. Oui, voilà le corps d'Agamemnon, de mon époux ; l'exploit de mon bras, l'œuvre de ma justice, je vous le dis.

LE CHŒUR.

Quel poison de la terre, quel venin de la mer vous inspire cette rage, vous fait braver l'imprécation du peuple ? Vous avez frappé, égorgé votre époux ; l'exil, l'imprécation publique seront votre partage.

CLYTEMNESTRE.

Vous me condamnez à l'exil, à la haine des Argiens, aux imprécations du peuple ; sans rien prononcer contre celui qui, regardant sa propre fille, le fruit chéri de mon amour, comme une victime prise au hasard parmi de nombreux troupeaux dans un gras pâturage, l'immola pour calmer des vents importuns ? N'était-ce pas lui qu'il fallait exiler pour punir un pareil sacrilège ? Mais c'est pour moi seule que vous êtes un juge sévère. Menacez, j'y consens. Si vous l'emportez sur moi, je suis prête à vous obéir : si le ciel en

ordonne autrement, vous apprendrez, mais trop tard, à vous contenir.

LE CHŒUR.

Dans vos desseins, dans vos discours vous bravez tout. Vous respirez le carnage. Le sang sort de vos yeux enflammés. Abandonnée de tous, vous expiez ce meurtre par votre mort.

CLYTEMNESTRE.

Entendez ici mon serment : J'en jure par la vengeance de ma fille, j'en jure par l'enfer et les furies, à qui j'ai sacrifié ce barbare ; jamais je ne marcherai dans le sentier de la crainte tant que l'astre qui brille dans mon palais, Égisthe, me conservera son amour : il est mon bouclier, l'appui de mon courage. Le voilà, couché dans la poussière, l'auteur de mes larmes, l'amant de Chryséis, avec la captive, sa prophétesse inspirée des dieux, la tendre amante qui partageait son lit dans son vaisseau, sous les yeux de ses matelots ! Qu'ils sont bien tous deux traités comme ils le méritaient ; lui, dans l'état où je le vois, et à ses pieds, celle qu'il a tant aimée, ce cygne qui a si bien chanté sa propre mort, et qu'il amenait pour suppléer aux plaisirs incomplets de la couche d'une épouse !

LE CHŒUR.

O mort ! que ne viens-tu sans retard, abrégeant nos douleurs et notre angoisse, plonger nos yeux dans un sommeil éternel ! Notre défenseur chéri n'est plus. Après mille travaux soufferts pour une femme, une femme lui ravit le jour. O criminelle Hélène ! que de héros toi seule as fait périr devant Troie ; et c'est encore toi qui rends le plus parfait, le plus célèbre de tous, victime d'un forfait inexpiable ! Certes un démon de discorde est le fléau de ce palais !

CLYTEMNESTRE.

Que votre affliction ne vous fasse point invoquer le trépas : n'accusez point non plus Hélène d'avoir causé tant de morts, d'avoir seule perdu tant de Grecs et fait couler des larmes intarissables.

LE CHŒUR.

Fatal démon, attaché au palais et aux deux neveux de Tantale ! leurs épouses te font remporter une double victoire qui déchire mon cœur... L'impie ! Pareille à un vautour ennemi, acharné sur ce cadavre, elle se fait gloire de chanter son triomphe !

CLYTEMNESTRE.

Plus juste maintenant, vous accusez le génie de cette race infortunée ; c'est lui qui perpétue chez elle une soif inextinguible de sang. Avant qu'une plaie se ferme une autre vient s'ouvrir.

LE CHŒUR.

Vous parlez du génie trop puissant qui opprime cette famille. Triste souvenir d'une suite constante de malheurs, dont hélas, Jupiter tout-puissant est la cause ! car enfin, qu'arrive-t-il aux mortels sans l'aveu de Jupiter ? De quoi les dieux n'ont-ils pas ici disposé ? O Agamemnon ! ô mon roi ! quelles larmes, quels regrets assez sincères vous donnerai-je ? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour par un forfait impie ! Quelle indigne mort ! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours.

CLYTEMNESTRE.

Vous dites que c'est là mon ouvrage, l'ouvrage de son épouse ; non, ce n'est point moi, c'est le démon vengeur du cruel festin d'Atrée, qui, empruntant mes traits, a puni sur un homme l'injuste massacre de deux enfants.

LE CHŒUR.

Vous êtes innocente ! où en sont les témoins ? où sont-ils ? Qu'il vienne donc, ce démon, aider aussi à venger un père. Mars ne fait couler ici le sang que par des parricides. Ils'en prépare un... L'ombre de Thyeste elle-même en frémira. O Agamemnon ! ô mon roi ! quelles larmes, quels regrets assez sincères vous donnerai-je ? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour par un forfait impie ! Quelle indigne mort ! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours.

CLYTEMNESTRE.

Non, cette mort n'est pas indigne de lui. N'employa-t-il pas la ruse pour faire mon malheur ? Ah ! s'il a traité le fruit de notre hymen, la déplorable Iphigénie, comme elle ne le méritait pas, il est traité comme il le mérite et n'aura pas la joie de se glorifier chez les ombres. Le fer meurtrier lui a fait payer le prix de son crime.

LE CHŒUR.

Que ferai-je ? Ma raison s'égare ; à quel soin m'arrêter ? Ce palais s'écroule ; le sang n'y tombe plus goutte à goutte, il y coule à grands flots et va l'inonder. La Parque aiguise le fer vengeur pour de nouveaux coups.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

O terre ! ô terre ! que ne suis-je rentré dans ton sein avant d'avoir vu mon roi couché dans ce bain fatal ! Qui l'ensevelira ? qui le pleurera ? Sera-ce vous ? vous, qui avez égorgé votre époux ? Osez-vous pleurer sa mort ? osez-vous lui offrir cette réparation d'un irréparable forfait ?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Quels éloges funèbres, quelles larmes véritables honoreront assez cet homme divin ?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'est point vous que regarde ce soin. Nous l'avons im-

molé, nous l'ensevelirons. Si les larmes de tous les siens ne l'accompagnent pas au tombeau, sa fille Iphigénie viendra recevoir, comme elle le doit, son tendre père, et l'embrasser au passage du fleuve rapide des douleurs.

LE CHŒUR.

L'outrage succède à l'outrage : quel en sera le terme ? Le meurtre punit le meurtre ; qui frappe est frappé. La peine attend le coupable ; Jupiter la lui réserve à l'instant prescrit. Qui peut chasser pour toujours un fils de la maison paternelle ? Songez que nous sommes attachés à sa race.

CLYTEMNESTRE.

L'oracle, il est vrai, m'en menace. Eh bien ! je cède au génie des Tantalides et me sou mets à tout pour l'apaiser. Qu'il sorte de ce palais, qu'il porte ailleurs la mort et la haine : la moindre part de nos richesses me suffit pourvu que nous soyons enfin délivrés de ces fureurs homicides.

## SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, LE CHOEUR.

ÉGISTHE.

O douce clarté du jour de la justice ! je dirai donc qu'il est des dieux vengeurs qui veillent d'en haut sur les maux des mortels, puisque mes regards satisfaits voient cet homme couché dans ce voile, tissu par les furies, expiant la ruse cruelle de celui dont il tenait la naissance... Le père d'Agamemnon, Atrée, roi de ce pays, disputant le sceptre à Thyeste son frère et mon père (vous vous en souvenez) le chassa de sa maison et de sa patrie. L'infortuné Thyeste revenu, suppliant dans ses propres foyers, obtint l'assurance

que sa mort n'ensanglanterait point le palais de ses ancêtres ; mais, pour présent d'hospitalité, l'impie Atrée, l'invitant, avec une perfide joie, à célébrer un festin, lui fit servir les chairs de ses propres enfants dont il avait caché sous la cendre les membres mutilés. Le malheureux père goûta de ce mets déguisé devenu fatal aujourd'hui à la race d'Atrée. Le forfait reconnu, il gémit, rejeta de son sein l'horrible nourriture, renversa la table, et dévoua les Péloptides au plus affreux destin. Dès lors dut périr la race de Plis-thène ; dès lors fut arrêtée la mort d'Agamemnon : c'est avec justice que j'en suis l'artisan. Troisième fils d'un père infortuné, dès mon berceau je fus exilé avec lui. Nourri pour le venger, la justice m'a ramené ; c'est moi qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup : mes conseils ont tout fait. Désormais je puis mourir content sur l'ennemi tombé dans le piège de la vengeance.

LE CHŒUR.

Égisthe, l'insolence dans le crime est horrible à mes yeux. Vous osez vous vanter d'avoir été l'assassin de ce prince, d'avoir seul conseillé sa mort déplorable. Ah ! vous en répondrez sur votre tête. Un juste supplice et les imprécations du peuple vous attendent.

ÉGISTHE.

Est-ce vous qui parlez ainsi au pilote, vous assis au dernier banc des rameurs ! Vieillards, on dit, vous le savez, qu'il est difficile d'apprendre la sagesse à votre âge ; cependant les fers, les horreurs de la faim sont de grands maîtres, même pour la vieillesse, ils guérissent l'erreur... Ne voyez-vous rien en voyant ces objets ? Ne vous raidissez pas contre le joug ; craignez de l'aggraver.

LE CHŒUR, à *Clytemnestre*.

Femme cruelle ! c'était donc ainsi que vous attendiez votre



époux au retour des combats ! C'était peu d'avoir déshonoré sa couche, vous prépariez la mort d'un héros.

ÉGISTHE.

Ah ! ces mots vous coûteront bien des larmes. Vous ne ressemblez point à Orphée, qui entraînait tout par les charmes de sa voix, vous qui nous aigrissez par vos clameurs insensées ; vous serez traînés dans les fers ; la force vous adoucira.

LE CHŒUR.

Croyez-vous régner jamais sur les Argiens, vous, qui après avoir préparé la mort de leur roi, n'avez pas osé la lui donner vous-même ?

ÉGISTHE.

Son épouse seule pouvait le tromper : notre haine antique me rendait trop suspect ; mais je saurai me servir de sa puissance pour régner à sa place. J'accablerai d'un joug pesant le coursier indocile qui refusera d'obéir ; enfermé dans un lieu obscur, les ténèbres et la faim le dompteront.

LE CHŒUR.

Lâche, que ne l'avez-vous immolé vous-même. Il fallait qu'une femme, l'exécration d'Argos et de nos dieux, vous prêtât son bras ! Mais Oreste vit encore... Les dieux, les justes dieux le ramèneront, et, vous deux, vous serez ses victimes.

ÉGISTHE.

Puisque vous voulez sans cesse agir et parler ainsi, vous connaîtrez bientôt... Holà, gardes, à moi, le moment presse ; préparez vos épées...

LE CHŒUR.

Avec l'épée aussi je saurai me défendre ou mourir.

ÉGISTHE.

Mourez ; j'en accepte l'augure... Interrogeons le sort...

CLYTEMNESTRE.

Ah ! cher Égisthe, n'ajoutons pas à nos maux. N'en avons-nous pas recueilli une déplorable moisson ? C'est assez de désastres, ne versons plus de sang. Vieillards, rentrez dans vos maisons : n'attendez pas qu'on vous y force. Les circonstances exigeaient ce que nous avons fait. S'il nous faut une peine, c'est assez que nous soyons frappés par le courroux pesant du ciel. Tel est le conseil d'une femme ; daignez l'écouter.

ÉGISTHE.

Quoi donc, ils jouiront du fruit de leur audace : ils iront partout invoquer les dieux : ils oseront accuser leurs maîtres !...

LE CHŒUR.

Jamais, jamais les Argiens ne flatteront un traître.

ÉGISTHE.

Je saurai vous rejoindre quelque jour...

LE CHŒUR.

Ah ! si le ciel ramène jamais Oreste !...

ÉGISTHE.

Toujours les proscrits se repaissent d'espérance...

LE CHŒUR.

Poursuivez... jouissez... outragez la justice... vous le pouvez.

ÉGISTHE.

Vous paierez cher cette folle insolence...

LE CHŒUR.

Triomphez avec audace auprès de votre conquête<sup>1</sup>.

1. Littéralement : Comme le coq près de la poule.

CLYTEMNESTRE.

Méprisez, cher Égisthe, ces vaines injures. Maîtres de ce palais, nous saurons bien, vous et moi, nous faire obéir.

FIN.

LES CHOÉPHORES

*Tragédie*



## AVANT-PROPOS

Au commencement de cette pièce Oreste arrive avec Pylade devant le tombeau d'Agamemnon. Il invoque Mercure qui préside aux funérailles, il coupe sa chevelure pour la répandre sur le monument, suivant l'usage, et, tandis qu'il est occupé à cette pieuse cérémonie, il aperçoit de loin Électre sa sœur, à la tête d'une troupe de jeunes filles qui s'avancent avec des dons pour le mort. De peur d'en être vu, il se glisse un peu à l'écart avec son ami après avoir demandé à Jupiter de le secourir dans le projet de vengeance qu'il a médité.

Les jeunes filles arrivent. Électre prend la parole et demande à ces filles comment elle doit invoquer son père pour lui faire agréer ces libations qu'on l'oblige à porter à son sépulcre. Le chœur lui conseille de faire des vœux favorables pour elle, pour Oreste, pour quiconque hait Égisthe, et d'y mêler des imprécations pour ses ennemis.

La cérémonie faite, Électre aperçoit avec surprise des cheveux coupés tout semblables aux siens. Elle sait que ce ne sont pas ceux de Clytemnestre. Une lueur d'espérance lui fait soupçonner que ce pourraient être ceux d'Oreste. Cette idée lui pénètre le cœur comme un trait et lui fait verser des larmes de joie. Elle demeure donc dans ce trouble jusqu'à ce qu'Oreste paraisse à ses yeux.

Oreste demande par quelle bizarrerie Clytemnestre s'avise d'envoyer des libations sur le tombeau d'un mari qu'elle a massacré. C'est, lui dit-on, l'effet d'un songe effrayant. La reine a cru voir en dormant un serpent sortir de son sein; elle a cru

l'allaiter, et le serpent lui a tiré du sang au lieu de lait. Oreste, qui comprend le sens de ce songe, jure qu'il l'accomplira ; et pour cela il envoie Électre dans le palais, afin d'observer ce qui s'y passe ; il engage le chœur à un secret impénétrable, et il destine Pylade à le seconder dans son projet.

Comme un esclave sort du palais, Oreste l'appelle et lui ordonne d'annoncer qu'un étranger est arrivé. Clytemnestre survient suivie d'Électre. Oreste se dit un homme de Daulie, chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreste, et il feint de ne connaître ni la reine, ni la princesse. Ce prince, inconnu de Clytemnestre, s'excuse d'être obligé de faire un rapport si affligeant à des personnes qui l'honorent de l'hospitalité. Pour Clytemnestre, elle reçoit froidement cette nouvelle et dit à l'étranger prétendu qu'il n'en sera pas moins cher à Égisthe. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement destiné aux étrangers.

Égisthe paraît ensuite accompagné d'un seul homme qui l'avait appelé de la part des deux étrangers. Il vient s'instruire de la vérité du fait sur la mort d'Oreste.

Égisthe entre dans leur appartement, tandis que le chœur fait des vœux contre lui : mais en entrant il est frappé par Oreste. On entend ses cris sur le théâtre. Un domestique sort tout effaré. Il annonce par ses cris la mort de son maître, et fait promptement ouvrir l'appartement de la reine. Elle sort et il lui apprend ce qui vient de se passer. Elle demande des armes, mais Oreste se présente à elle. Clytemnestre reconnaît son fils, lui demande grâce, et lui montre le sein qui l'a allaité. Oreste est ébranlé à ce spectacle, mais Pylade le raffermirait en alléguant l'ordre du ciel, et Oreste étouffe sa tendresse. Il ordonne à la reine de le suivre dans l'appartement où est le corps d'Égisthe, pour y être immolée auprès de lui.

Ce double crime commis, Oreste sort du palais et fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les corps d'Égisthe et de Clytemnestre. D'un autre côté, il leur fait voir le voile dont l'un et l'autre couvrirent Agamemnon pour le massacrer, et les chaînes

dont ils le lièrent. Mais il sent déjà sa raison se troubler et avant que les furies viennent l'agiter il prend les Argiens à témoin de son innocence, et les laisse jouir de la liberté qu'il vient de leur procurer pour s'exiler lui-même loin de sa patrie.



## PERSONNAGES

ORESTE.  
PYLADE.  
LE CHOEUR, composé de femmes esclaves.  
ÉLECTRE.  
UN PORTIER.  
CLYTEMNESTRE.  
GYLISSE, nourrice d'Oreste.  
ÉGISTHE.  
UN OFFICIER DU PALAIS.  
ARGIENS.

*La scène est à Argos, devant le palais et le tombeau  
d'Agamemnon.*

# LES CHOÉPHORES

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

O toi, que ton père a commis à la garde des morts, Mercure souterrain<sup>1</sup>, sois mon protecteur et mon appui : après un long exil, je reviens enfin dans ma patrie. Au pied de ce tombeau, mon père, je t'appelle ; entends-moi. Vois ces cheveux que je coupe pour la seconde fois, et dont Inachus, pour prix de la nourriture qu'il me donna dans mon enfance, reçut jadis les prémices ; c'est à toi que je les consacre ; ils sont l'offrande de la douleur... Que vois-je ? quelles sont ces femmes assemblées, vêtues d'habits lugubres ? Que dois-je penser ? un nouveau malheur afflige-t-il ce palais ? serait-ce des libations qu'elles apportent pour apaiser les

1. Les Grecs donnaient à Mercure ce surnom *Xθόνιος*, et y joignaient encore l'épithète de conducteur, parce qu'il conduisait les âmes dans les enfers.

mânes de mon père? oui sans doute... Ah! c'est Électre, c'est ma sœur; je la reconnais à sa profonde tristesse. O Jupiter, fais que je puisse venger la mort de mon père! prête-moi ton secours! Pylade, retirons-nous; sachons l'objet de cette pompe lugubre.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Envoyée par les maîtres de ce palais, j'apporte des libations; je frappe ma poitrine à coups redoublés; mes joues ruissellent de sang et mes ongles y viennent de tracer leur sillon. Mon cœur se nourrit de soupirs. Ces tissus déchirés, ces voiles en lambeaux sur mon sein découvert, annoncent la douleur et la triste infortune.

La terreur aux cheveux hérissés, fille prophétique des songes, du sein du sommeil annonçant la vengeance, a rempli l'appartement des femmes, au fond de ce palais, et troublé par son cri le silence de la nuit. Les devins ont déclaré, de la part des dieux, que des mânes en courroux s'élevaient contre leurs assassins.

O terre, ô terre, c'est pour détourner ces menaces qu'une épouse (oserai-je prononcer ce nom!), qu'une épouse impie t'envoie cette offrande! offrande trop inutile. Comment racheter le sang qu'elle a versé? O malheureux foyers!... déplorable séjour! Plus de soleil pour toi! d'odieuses ténèbres t'enveloppent depuis la mort de mon maître.

Il n'est plus ce souverain puissant, invincible, dont la majesté soumettait tous les cœurs. La crainte y règne aujour-

d'hui. Quiconque est heureux est un dieu et plus qu'un dieu pour les mortels. Mais la justice visite bientôt les coupables. Elle les frappe, soit au grand jour, soit un peu plus tard, à la lueur du crépuscule, soit dans l'obscurité de la nuit.

La terre féconde a bu du sang; le trépas vengeur a germé; il doit éclore. Le crime est pour son auteur la source des maux les plus cruels; il n'est point de grâce pour qui profane le sanctuaire de l'hymen. En vain se réuniraient les fleuves de l'univers, ils ne laveraient point un odieux parricide.

Pour moi, que les dieux ont enveloppée dans la ruine de ma patrie, qu'ils ont arrachée de la maison paternelle et réduite à l'esclavage, je dois, étouffant la haine amère de mon cœur, approuver, justes ou injustes, les volontés du tyran impérieux qui dispose aujourd'hui de ma vie. Mais en secret, dévorant mes soupirs, je pleure la triste destinée de mon roi.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

Esclaves fidèles, puisque vous m'accompagnez dans ce triste devoir, aidez-moi de vos conseils. Lorsque je répandrai ces libations funèbres sur le tombeau, quels souhaits formerai-je, quels vœux adresserai-je à mon père ? Lui dirai-je que j'apporte ces dons de la part de ma mère, de la part d'une épouse chérie, à l'époux qu'elle chérissait ? Non, je n'aurai pas ce courage. Quels mots puis-je donc proférer en arrosant la tombe de mon père ? Le prierai-je d'envoyer, ainsi qu'il est juste, à ceux qui lui font ces présents, la digne récompense de leurs forfaits ? ou bien, puisque mon père a péri par un crime, dois-je répandre en silence cette liqueur sacrée, et, comme dans les sacrifices expiatoires, jetant au loin derrière moi ce vase, fuir sans détourner les yeux ? Chères amies, c'est à vous de me conseiller ; car, sans doute, vous partagez ma haine. Ouvrez-moi sans crainte votre cœur. Hélas ! maîtres, esclaves, nous sommes tous également au pouvoir du destin. Si vous avez quelque avis meilleur, je désire que vous m'en fassiez part.

LE CHŒUR.

Vous l'ordonnez, je m'expliquerai sans détour ; j'en atteste ce tombeau aussi sacré pour moi qu'un autel.

ÉLECTRE.

Parlez, puisque vous respectez le tombeau de mon père.

LE CHŒUR.

En arrosant sa tombe priez-le pour ceux qui l'aimaient.

ÉLECTRE.

Et quels amis pourrai-je lui nommer ?

LE CHŒUR.

Vous d'abord, et quiconque est l'ennemi d'Égisthe.

ÉLECTRE.

Ne prierai-je donc que pour vous et pour moi ?

LE CHŒUR.

C'est à vous d'y penser, à vous de le dire.

ÉLECTRE.

Et quel autre puis-je associer à nous ?

LE CHŒUR.

Ah ! songez à Oreste, tout absent qu'il est.

ÉLECTRE.

Oui, vous éclairez mon cœur.

LE CHŒUR.

Puis, rappelant le crime, souhaitez à ceux qui en furent les auteurs...

ÉLECTRE.

Quoi ?... délivrez-moi de mon incertitude.

LE CHŒUR.

Qu'un dieu ou un mortel vienne...

ÉLECTRE.

Les juger ou les punir ?...

LE CHŒUR.

Dites hardiment, donner la mort à des assassins.

ÉLECTRE.

Puis-je, sans impiété, adresser aux dieux de pareils souhaits ?

LE CHŒUR.

Pourquoi non ? c'est rendre à vos ennemis le mal qu'ils vous ont fait.

ÉLECTRE.

Mercure souterrain, fais-moi connaître que mes vœux sont agréés des divinités infernales qui règnent où mon père habite, et de la terre elle-même, qui enfante, nourrit et reprend tout. En répandant ces libations funèbres, mon père, je t'appelle ; jette un regard de pitié sur moi et sur ton cher Oreste ; fais-nous entrer dans ton palais. Maintenant nous sommes errants, trahis par celle dont nous tenons le jour. Elle a donné ton lit à Égisthe, le complice de ta mort. Je suis esclave, Oreste est indigent et fugitif, tandis que les coupables, dans le sein des plaisirs, jouissent insolemment du fruit de tes travaux. Fais qu'Oreste revienne et triomphe en ces lieux. Entends ma voix, ô mon père ! accorde-moi d'avoir un cœur plus chaste et des mains plus pures que ma mère : voilà mes vœux pour tes enfants. Quant à tes ennemis, parais à leurs yeux, armé de la vengeance. Viens leur donner la mort comme ils te l'ont donnée. Telles sont les imprécations que je mêle à mes prières ; sois-nous favorable. Que les dieux, la terre et la justice vengeresse se joignent à toi. Avec mes vœux, reçois ces libations.

*(En disant ces mots, elle arrose le tombeau ; elle se tourne ensuite vers le chœur).*

Vous, suivant l'usage, faites entendre vos gémissements, chantez l'hymne funèbre.

LE CHŒUR.

Versons, versons un torrent de larmes pour un maître trop malheureux ; que sa tombe en soit arrosée ; qu'elles se mêlent à ces libations ; qu'elles servent avec elles à détourner nos maux pour en accabler nos ennemis. Du sein des ténèbres, ô mon maître, ô mon roi, écoute-nous ! Hélas ! hélas ! qui sera ton vengeur ? qui sauvera tes enfants ? Que le dieu des Scythes, que Mars lance lui-même ces traits déchirants, ces traits imprévus, qui portent partout une mort inévitable.

ÉLECTRE.

C'en est fait ; mon père a reçu les libations. Divin messager de l'Olympe et des enfers...

*(En disant ces mots, elle aperçoit les cheveux qu'Oreste avait mis sur le tombeau : elle accourt aussitôt vers le chœur).*

Chères amies, partagez ma surprise.

LE CHŒUR.

Parlez ; mon cœur palpite de crainte.

ÉLECTRE.

J'ai trouvé sur la tombe cette boucle de cheveux...

LE CHŒUR.

De qui sont-ils ? Quel homme ou quelle femme les y a déposés ?

ÉLECTRE.

Il n'est pas difficile de le conjecturer.

LE CHŒUR.

Comment ? Quoique plus jeune, instruisez-moi.

ÉLECTRE.

Je suis la seule ici qui pût offrir ce présent à mon père...



LE CHŒUR.

Tous ceux qui lui devaient cette offrande sont ses ennemis.

ÉLECTRE.

Ces cheveux, d'ailleurs, sont tout à fait semblables...

LE CHŒUR.

A quels cheveux?... je brûle de l'apprendre...

ÉLECTRE.

Aux miens ; ils semblent être les mêmes.

LE CHŒUR.

Serait-ce un présent fait en secret par Oreste ?

ÉLECTRE.

Il est assez vraisemblable que ces cheveux sont à lui.

LE CHŒUR.

Comment aura-t-il osé venir en ces lieux ?

ÉLECTRE.

Il aura envoyé cette offrande à son père.

LE CHŒUR.

C'est un nouveau sujet de larmes, si elle annonce qu'il ne reverra plus sa patrie.

ÉLECTRE.

Ah ! mon cœur est assailli des flots de la tristesse ; un trait perçant m'a frappée. En regardant ces cheveux, mes yeux sont inondés des larmes les plus amères. A qui des Argiens pourraient-ils appartenir ? Ce ne peut être à celle qui assassina son époux, à ma mère, dont la sacrilège aversion pour ses enfants dément un nom si tendre. Mais comment m'assurer qu'ils sont un don d'Oreste, du mortel le plus cher ? Toutefois l'espoir me flatte... Hélas ! que ces cheveux ne peuvent-ils parler et dissiper mon cruel em-

barras? que ne me disent-ils si, séparés d'une tête ennemie, je dois les rejeter avec indignation, ou si, venant de mon frère, et légitime offrande de sa douleur, commune avec la mienne, ils sont un digne ornement du tombeau paternel. Dieux, qui le savez, je vous invoque!... De quelle tempête mon âme est agitée!... Si le salut m'attend, que ce faible germe jette donc une profonde racine!.....  
Encore un autre indice... des pas tracés, égaux aux miens... Je vois des vestiges différents... Les uns sont d'Oreste, les autres de quelque ami qui l'aura suivi... Le contour des pieds, les talons se rapportent aux miens... Hélas! tout accroît mon trouble et ma douleur.

## SCÈNE II.

ÉLECTRE, LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Priez les dieux d'accomplir aussi bien le reste de vos souhaits.

ÉLECTRE.

Et qu'ai-je obtenu jusqu'à présent?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous désirez depuis longtemps.

ÉLECTRE.

Qui m'avez-vous donc entendu regretter?

ORESTE.

Je sais vos vœux ardents pour Oreste.

ÉLECTRE.

Eh bien! en quoi sont-ils exaucés?

ORESTE.

Le voici, n'en cherchez point un autre, et qui vous aime davantage.

ÉLECTRE.

Étranger, vous voulez me tendre quelque piège...

ORESTE.

C'est donc pour y tomber moi-même...

ÉLECTRE.

Vous voulez insulter à mes maux...

ORESTE.

A vos maux ; dites donc aux miens en même temps...

ÉLECTRE.

Quoi, vous êtes Oreste ? c'est à lui que je parle ?

ORESTE.

Je suis devant vous et vous me méconnaissez ! vous, qui, à l'aspect de ces cheveux offerts à mon père, étiez enivrée d'espérance ; vous qui, observant les vestiges de mes pas, croyiez déjà me voir. Prenez cette boucle, approchez-la de mes cheveux qui sont semblables aux vôtres, reconnaissez l'endroit d'où elle a été coupée ; regardez ce voile, ouvrage de vos mains ; si vos doigts ont formé ce tissu, ont tracé ces figures... Contenez-vous ; modérez votre joie : ceux qui devraient le plus nous chérir sont devenus nos ennemis.

ÉLECTRE.

Cher objet des regrets de ta famille, espoir de ma vie, toi que j'ai pleuré ! ah ! ton courage te rendra le sceptre de ton père. Doux objet qui rassemble toutes les affections de mon âme ! car je ne puis plus m'en défendre, oui, tout ce que je dus d'amour à mon père, à une mère, qu'il faut bien que je haïsse, à une sœur cruellement sacrifiée, tout est réuni pour toi, tendre frère, qui vas faire mon bonheur et ma

gloire. Puissent la victoire, la vengeance, et surtout, le souverain des dieux, venir à notre secours !

ORESTE.

O Jupiter ! Jupiter ! contemple l'état où nous sommes réduits ; vois les aiglons d'un aigle généreux, qu'un affreux serpent étouffa dans ses replis ; malheureux orphelins, que presse une faim cruelle, trop faibles pour rapporter au nid leur nourriture accoutumée, tel est Oreste ; telle est Électre, enfants privés de leur père et tous deux bannis de leur palais. Si tu laisses périr les rejetons du roi qui t'honora jadis et t'offrit de si pompeux sacrifices, de quelle main recevras-tu de semblables offrandes ? Si tu perds la race de l'aigle, quel oiseau portera tes augures aux mortels ? Cet arbre antique, s'il est séché jusqu'en sa racine, n'ombragera plus tes autels aux jours de tes sacrées hécatombes. Protège-nous. Il t'est facile de tirer de son abaissement et de relever cette maison qui paraît anéantie.

LE CHŒUR.

Enfants, sauveurs de vos foyers paternels, n'élevez point votre voix ; craignez de vous trahir et qu'un vil délateur n'avertisse ceux qui règnent encore. Ah ! puissé-je les voir dévorés par les feux du bûcher !

ORESTE.

L'oracle du puissant Apollon ne me trahira pas. Il m'ordonne de tout entreprendre ; sa voix a tonné jusqu'au fond de mon cœur ; il m'annonce d'effroyables malheurs si je ne poursuis pas les assassins de mon père ; il veut que je les frappe comme ils l'ont frappé. Ses menaces instantes m'effraient encore. Si je n'obéis, des maux innombrables vengeront sur moi-même une ombre qui doit m'être chère. Celui qui apprend aux mortels à calmer des mânes irrités, m'a dit qu'un mal cruel, envahissant mes chairs, la lèpre,

avec ses dents aiguës, attaquerait le principe de ma vie ; que mes cheveux blanchiraient avant le temps. Il a parlé de furies redoutables qui naîtraient du sang de mon père, d'un spectre dont je verrais étinceler les regards dans la nuit. Car le trait, que du sein des ténèbres lancent ceux dont une main parricide a terminé la vie, et l'effroi nocturne et la rage armée d'un fouet d'airain, déchirent, troublent et poursuivent de ville en ville le malheureux qui ne les venge pas. Dans cet état, plus de part aux sacrifices, aux libations ; plus de place aux autels ; plus d'hospitalité ni de société pour l'objet visible de la colère d'un père. Abhorré, méprisé du monde entier, il faut subir une mort lente dans de pénibles tourments. Sans doute je dois croire à de tels oracles ; et, quand je n'y croirais pas, je ne courrais pas moins à la vengeance. Trop de motifs sont ici réunis ; l'ordre du ciel, la mort déplorable d'un père, la misère qui me presse, enfin la honte de voir asservis à deux femmes les citoyens courageux et célèbres qui détruisirent Ilion ; car Égisthe a tout le cœur d'une femme ; nous verrons bientôt si je me trompe.

#### LE CHŒUR.

O Parques puissantes ! que Jupiter fasse éclater sa justice ! que l'outrage soit puni par l'outrage ! L'équité crie hautement et réclame ses droits. Que le meurtre soit vengé par le meurtre ! que celui qui frappe soit frappé ! c'est la plus ancienne des lois <sup>1</sup>.

1. Cette loi, qu'on a nommée la *Loi du Talion*, était en effet fort ancienne, puisque les Grecs l'appelaient la loi de *Rhadamante*. Elle était conçue ainsi, suivant Aristote (*in Ethicis*, lib. 5, cap. 8).

« Que la peine soit réputée juste si le coupable souffre le même mal qu'il a fait ».

Cette loi paraît être celle qui a été le plus universellement adoptée chez tous les peuples du monde. Moïse l'établit chez les Juifs :

ORESTE.

O mon père, père trop malheureux ! revenu de mon exil au pied de ta couche funèbre, que dirai-je, que ferai-je pour obtenir que le jour ici succède à la nuit ? Hélas ! la pompe du deuil est le seul tribut que reçoive l'antique maison des Atrides.

LE CHŒUR.

Mon fils, la dent dévorante du feu ne détruit pas le sentiment chez les morts. Leur courroux se montre après eux. Les mânes ont gémi, le vengeur a paru. Le père et les enfants confondent leurs larmes et demandent justice.

ÉLECTRE.

Écoute, à leur tour, ô mon père ! mes regrets lamentables. Tes enfants pleurent sur ce tombeau, tous deux suppliants, tous deux fugitifs. Quel bien leur est-il resté ? que n'ont-ils pas souffert ? Mais leurs maux ne sont pas sans remède.

LE CHŒUR.

Les dieux, s'ils le veulent, changeront ces plaintes en cris de joie ; au lieu de ces lamentations funèbres, des chants de victoire ramèneront dans son palais ce frère qui vous rejoint.

ÉLECTRE.

Que n'es-tu mort, ô mon père, sous les murs de Troie, par le fer des Lyciens, laissant ton palais plein de ta gloire, et tes enfants assurés d'une vie honorable ! Dans le sein d'une terre étrangère, tu aurais trouvé un superbe tombeau ; mourant avec les amis qui moururent généreusement pour

*œil pour œil, dent pour dent.* Solon rendit la loi du talion plus sévère encore chez les Athéniens. Il ordonna que celui qui crèverait un œil à un citoyen, aurait les deux yeux crevés.

toi, tu eusses été grand jusque chez les ombres, prince toujours auguste et honoré des maîtres redoutables des enfers, parce que tu fus roi pendant ta vie et que le destin avait mis entre tes mains le sceptre et la puissance. Mais, hélas ! tu n'es point mort devant Ilion et tu n'es point enseveli sur les rives du Scamandre, avec tous ces Grecs immolés par le fer. Ah ? plutôt au ciel que ceux qui t'ont assassiné eussent péri de cette manière, et qu'exempt des maux que tu as éprouvés, tu eusses appris de loin leur trépas.

LE CHŒUR.

Ce destin, ô ma fille, eût été trop beau ! vous demandez une faveur plus précieuse que toutes les faveurs du sort le plus prospère... Vous cédez à la douleur... mais la fortune vous a frappée d'un double coup. Vos défenseurs ne sont plus, et les mains de nos odieux tyrans ne respectent rien. Malheureux enfants, c'est vous surtout qui l'éprouvez !...

ÉLECTRE.

Cruelle pensée ! trait qui déchire mon cœur ! Jupiter, Jupiter, fais donc sortir enfin des enfers la punition due à de coupables et parricides mortels ! Quand jouirai-je des larmes amères de ces indignes époux à leur dernier soupir ? C'est ma mère... Eh ! je le sais... Mais pourquoi me contraindre ?... Le dieu de la vengeance vole autour de moi. La fureur et la haine enflamment mon visage, embrasent mon cœur... Jupiter, qui retiens ton bras puissant, frappe, frappe des têtes criminelles, et fais-toi connaître à tes coups. Je demande justice de ces injustes mortels... Déesse, qui vengez les morts, écoutez-moi : le sang versé demande du sang ; ainsi le veut la loi : les furies appellent la mort pour venger des mânes infortunés... Puissances de l'enfer, où êtes-vous ? Imprécations des mourants, où est votre pou-

voir? Voyez le reste infortuné des Atrides, honteusement chassé de leur palais. Jupiter, où sera notre refuge?

LE CHŒUR.

Mon cœur tressaille lorsque j'entends ces plaintes lamentables. Tantôt vos gémissements me jettent dans un affreux désespoir; tantôt votre audace, qui s'anime, suspend ma douleur et me rend l'espérance.

ÉLECTRE.

Que dirai-je? rappellerai-je tous les maux que m'a fait souffrir une mère?... Irai-je la flatter?... rien ne peut l'attendrir. Telle qu'un loup cruel, son âme féroce ne peut être adoucie. Plus barbare qu'une Cissienne<sup>1</sup>, elle a frappé un coup terrible... Elle a redoublé; et bientôt on ne peut compter les blessures. Infortunée!... ma tête retentit encore du bruit de ces funestes coups!... O ma mère!... ô femme impie!... vous avez osé ensevelir un roi sans le concours de son peuple, un époux sans larmes ni regrets!

ORESTE.

Ah, ciel! que d'outrages vous m'apprenez! Les dieux et cette main les lui feront payer bien cher. Puissé-je mourir après m'être vengé!

ÉLECTRE.

A peine expiré, on lui coupa les extrémités du corps<sup>2</sup>... et, après l'avoir ainsi traité, elle l'ensevelit ici... Elle croyait

1. Les Cissiens étaient une nation des Perses dans le voisinage de Suze.

2. Triclinus observe que les anciens croyaient qu'en coupant les extrémités du corps d'un homme assassiné, ils se mettaient à l'abri de la vengeance des furies que les morts suscitent contre leurs assassins.



vous dévouer à l'infortune... Vous entendez l'horrible insulte faite à votre père...

ORESTE.

Quoi, ce fut là son destin ?

ÉLECTRE.

Et moi, accablée de mépris, d'indignités, écartée du palais comme un animal dangereux, étrangère à la joie, ne connaissant que les larmes, mon bonheur fut de cacher mes soupirs et mes pleurs. Que ce récit se grave dans votre cœur, que vos oreilles le transmettent jusqu'à votre âme. Voilà ce qu'ils ont fait ; voilà ce que vous vouliez savoir : que votre cœur soit inflexible. Et toi, mon père, viens te joindre à tes enfants. Je t'appelle en pleurant, et tout ce qui est ici se réunit à moi. Écoute-nous ; reviens au jour ; aide-nous contre tes ennemis. La force va lutter contre la force ; la vengeance contre la vengeance : dieux, secondez la justice !

LE CHŒUR.

Je tremble en écoutant cette prière. L'arrêt est porté depuis longtemps ; que nos vœux en précipitent l'effet ! O suite fatale de malheurs ! ô coups sanguinaires, coups sacrilèges de la vengeance ! ô deuil funeste ! ô maux sans remède et enracinés dans la maison des Atrides ! Ce n'est point par des mains étrangères, c'est toujours par les mains les plus chères qu'ils perdent la vie. Déesse des enfers, déesse de sang, vous entendez l'hymne qui vous est consacré ! Dieux souterrains, écoutez nos prières ; prêtez votre secours à ces enfants et faites-les triompher !

ORESTE.

O mon père, tu tombas sous d'indignes coups ! rends-moi ton sceptre et ta puissance.

ÉLECTRE.

Et moi aussi, mon père, j'ai besoin de ton secours pour tromper Égisthe et lui donner la mort. Alors les humains te rendront de légitimes honneurs; et, dans les jours consacrés aux mânes, tu ne seras point honteusement privé d'offrandes et de sacrifices. Alors, rétablie dans ton palais et dans mes biens, aux jours de mon hymen je t'apporterai des libations et ta tombe sera le premier objet de mon culte.

ORESTE.

Terre, ouvre-toi; que mon père voie ce combat.

ÉLECTRE.

O Proserpine, donne-nous une victoire éclatante!

ORESTE.

Mon père, souviens-toi du bain où tu perdis la vie!

ÉLECTRE.

Souviens-toi de ces lacs où tu trouvas la mort!

ORESTE.

Tu fus arrêté dans de honteuses chaînes!

ÉLECTRE.

Tu fus surpris dans un infâme piège!

ORESTE.

Réveille-toi au souvenir de ces outrages.

ÉLECTRE.

Lève, lève ta tête auguste; envoie la vengeance au secours de tes enfants; ou plutôt rends toi-même les coups qui te furent portés si tu veux vaincre ainsi que tu fus vaincu. Entends cette dernière prière, ô mon père! Tu vois à ce tombeau deux orphelins; prends pitié de ton fils et de ta fille; ne laisse point périr en eux la race de Pélops. Par

eux tu survis à toi-même. La gloire de ses enfants ressuscite un père, pareille au liège qui soutient le filet et l'empêche de se perdre au fond des eaux. Écoute-nous ; c'est sur toi que nous pleurons. Tu te sauveras toi-même en exauçant nos vœux, ces justes hommages dus à ta tombe et à tes cendres mal honorées jusqu'ici. (A *Oreste*). Le projet est formé, il est temps de l'exécuter ; il est temps d'éprouver les dieux.

ORESTE.

J'y cours... Toutefois, avant tout, apprenez-moi pourquoi elle a envoyé ces offrandes. Qui l'engage à tenter aujourd'hui de réparer un mal irréparable ? Honneurs tardifs rendus à une cendre insensible ! Que peut-elle attendre de ces dons ? Ils sont trop au-dessous de son forfait. Toutes les libations réunies n'expieraient point le sang d'un seul homme : telle est la loi. Cependant instruisez-moi si vous le pouvez.

LE CHŒUR.

Je le puis, ô mon fils ! car j'étais présente. Effrayée par un songe et des visions nocturnes, cette femme impie a ordonné ces sacrifices.

ORESTE.

Savez-vous quel est ce songe ?

LE CHŒUR.

Elle a cru, nous a-t-elle dit, enfanter un serpent.

ORESTE.

Et cette vision, comment a-t-elle fini ?

LE CHŒUR.

Le monstre nouveau-né, comme un enfant dans ses langes, s'est approché pour chercher sa nourriture ; et dans ce songe elle lui a présenté la mamelle.

ORESTE.

Sans doute cet odieux serpent l'a blessée ?

LE CHŒUR.

Il a sucé à longs traits le sang avec le lait.

ORESTE.

Ah ! ce songe sera réalisé.

LE CHŒUR.

Saisie d'effroi, elle s'éveille, elle crie ; aussitôt les lampes éteintes ont recommencé à briller dans le palais. Ensuite elle a ordonné ces libations funèbres, dans l'espérance de prévenir ainsi les maux qui la menacent.

ORESTE.

O terre ! ô tombeau de mon père ! puissé-je accomplir ce songe ! Il me paraît avoir avec moi un entier rapport. Le serpent est né dans le sein qui m'a conçu : enveloppé de langes, il a sucé la mamelle qui m'a nourri, mais il en a fait couler le sang avec le lait. De douleur et d'effroi la nourrice a gémi ; le monstre affreux par elle-même allaité est le présage de sa mort. Je serai le serpent ; je lui arracherai la vie ; je vérifierai le songe. Vous-même ne l'interprétez-vous pas ainsi ?

LE CHŒUR.

Ah ! telle en soit l'issue ! Mais instruisez vos amis. Qui doit agir ? qui doit rester ?

ORESTE.

Un mot expliquera tout. Électre doit rentrer et cacher soigneusement mes projets. Par la fraude ils ont immolé un héros ; par la fraude, et dans un piège, ils mourront à leur tour. Ainsi l'a prédit le dieu des oracles, Apollon, prophète qui jusqu'ici ne fut jamais menteur. Pour moi, sous l'exté-

rieur d'un voyageur, je me présenterai avec Pylade aux portes de ce palais, comme hôte et ami de guerre de cette famille. Nous imiterons le langage usité près du Parnasse et l'accent phocéén. Sans doute personne ne nous accueillera dans ce palais, car tout y respire la violence. Nous attendrons que quelque passant nous aperçoive, et leur dise : « Pourquoi rebuter ces étrangers? Égisthe n'est-il pas ici? ne les y sait-il point »? Si une fois je passe le seuil de la porte, soit que je le trouve assis au trône de mon père, soit qu'il vienne à moi pour me parler et me considérer; n'en doutez pas, avant qu'il ait pu me dire : Étranger, qui êtes-vous? je l'étends mort à mes pieds du coup le plus rapide; et bientôt un sang plus précieux abreuvera, pour la troisième fois, la furie qu'ici la mort ne cesse d'accompagner. Vous donc, Électre, faites que dans le palais tout concoure à l'exécution de mon dessein. (*Au Chœur*). Vous, faites des vœux; sachez parler et vous taire à propos. Pylade aura l'œil sur le reste et m'assurera le succès de ce sanglant combat.

### SCÈNE III.

#### LE CHOEUR.

L'air est peuplé d'oiseaux cruels et redoutables : les antres de la mer abondent de monstres ennemis des mortels; les tempêtes dans les nues se forment des vapeurs de la terre; des oiseaux, des monstres, des tempêtes on peut connaître, on peut prévenir la fureur.

Mais qui connaît jusqu'où va l'audace des humains, l'emportement des femmes, la fureur de l'amour, toujours voi-

sin du malheur, et la rage des passions? L'odieux amour dans le cœur d'une femme est plus féroce que l'homme et la brute. Témoin, sans nous élever à des pensées plus hautes, le projet conçu par une mère barbare, la malheureuse Althée<sup>1</sup>, d'enflammer le tison fatal auquel les Parques avaient attaché la vie de son fils, au moment qu'il avait vu le jour et fait entendre ses premiers cris.

Témoin la sanguinaire et détestable Scylla<sup>2</sup>, qui sacrifia à ses ennemis le mortel le plus cher. Séduite par les colliers brillants des Crétois, par les dons de Minos, l'impie! elle coupe sans balancer l'immortel cheveu de son père endormi, et soudain Ninus descend chez les ombres. Puisque nous retraçons ces tristes histoires, rappelons, quoique avec peine, un odieux hymen, funeste à une famille entière, et la trahison d'une épouse contre un époux vaillant et courageux. Qu'un homme se venge de ses ennemis, c'est là sa gloire : l'honneur d'une femme est de régler en paix sa maison ; que jamais elle n'ose armer ses mains !

Mais tout cède au crime de Lemnos : crime exécration, par tous détesté. Quel forfait lui peut-on comparer ? Aussi la race entière qu'avait souillée un odieux sacrilège a disparu de la terre, en butte au mépris des humains : nul d'eux ne respecte ce que haïssent les dieux.

Que ne dois-je point justement augurer d'un tel exemple ! Le glaive tranchant de la vengeance brille sur des têtes coupables. Ce n'est point impunément qu'on foule aux pieds toutes les lois. La majesté de Jupiter a été outragée ; mais

1. Althée était la mère de Méléagre.

2. Ovide, livre VIII des *Métamorphoses*, dit que Scylla fut séduite par l'amour lorsqu'elle se détermina à couper le cheveu fatal d'où dépendait la vie de Nisus son père.

les fondements de sa justice sont inébranlables. La Parque aiguise le fer et ramène un fils dans cette maison. Érynnys, à qui rien n'échappe, vient demander compte du sang versé depuis longtemps.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOËUR, ORESTE, PYLADE, ILS FRAPPENT  
A LA PORTE DU PALAIS.

ORESTE.

Esclaves, répondez-moi... (*Il frappe une deuxième fois*).  
N'y a-t-il donc personne dans ce palais... (*Il frappe une troisième fois*). Pour la troisième fois, je demande celui qui doit recevoir les étrangers, si Égisthe connaît l'hospitalité.

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Me voici. Étrangers, qui êtes-vous ?

ORESTE.

Allez m'annoncer à vos maîtres, ce sont eux que je cherche; je leur apporte des nouvelles intéressantes. Hâtez-vous. Le char ténébreux de la nuit approche; il est temps pour des voyageurs de s'arrêter chez des hôtes favorables. Que celle qui commande ici, que la maîtresse vienne... ou



plutôt amenez ici le maître, je lui parlerai sans contrainte, un homme devant un homme s'explique librement et sans détour.

*(Le Portier rentre et fait venir Clytemnestre).*

### SCÈNE III.

LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE, CLYTEMNESTRE,  
ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Étrangers, dites-nous ce que vous demandez? Vous trouverez ici ce que vous avez droit d'attendre, des bains, des lits pour vous remettre de vos fatigues et des cœurs remplis de bienveillance; si quelque affaire plus importante vous amène, ce soin regarde mon époux, je l'en instruirai.

ORESTE.

Je suis phocéén, de Daulis. Je venais à Argos, chargé moi-même, comme vous voyez, de mon propre bagage. J'ai rencontré un homme qui m'était inconnu, mais qui m'a dit être Strophius le phocéén. Il m'a demandé où j'allais, m'a montré le chemin. « Étranger, a-t-il ajouté, puisque vous allez à Argos, souvenez-vous de dire aux parents d'Oreste qu'il est mort, ne l'oubliez point; à votre retour, vous m'apprendrez s'ils veulent qu'on le rapporte à Argos ou qu'on l'ensevelisse à jamais dans la terre étrangère où il avait trouvé l'hospitalité; pour ce moment sa cendre, justement honorée de nos larmes, est enfermée dans une urne d'airain ». Je vous rends ce qu'il m'a dit, j'ignore si je parle à ceux qu'intéresse cette nouvelle; mais il faut que la mère d'Oreste en soit instruite.

ÉLECTRE.

O malheureuse, je suis perdue sans ressource ! Destin irrésistible qui poursuis notre race ! rien ne t'échappe ; tu me prives de tous les objets qui m'étaient chers ; tes traits inévitables atteignent jusqu'à ceux qui étaient les plus éloignés. Oreste se tenait prudemment dans un port assuré contre la tempête ; mais aujourd'hui tu détruis avec lui l'espoir consolateur qui nous restait de revoir les jours de la joie.

ORESTE.

C'était en apportant d'heureuses nouvelles que j'eusse désiré me faire connaître à des hôtes si respectables et mériter d'en être accueilli : qui plus qu'un hôte souhaite du bien à ses hôtes ? mais, après ma promesse, je me serais fait un crime de ne point informer de cet événement des personnes généreuses dont je reçois l'hospitalité.

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en serez ni moins dignement traité, ni moins ami de cette maison. Tôt ou tard, quelque autre voix nous eût instruits. Mais il est temps pour des voyageurs, fatigués d'une longue journée, de goûter quelque repos. Esclave, menez-le, avec ceux qui le suivent, dans l'appartement des hôtes ; qu'ils y trouvent tout ce qui convient. Je vous en charge, et vous m'en répondrez. Pour nous, allons informer de cette nouvelle le maître de ces lieux ; nous avons des amis, délibérons avec eux sur cet événement.

## SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

Gardons, chères compagnes, gardons bien le secret d'Oreste. O vénérable terre ! ô tombe respectable, étendue

sur la cendre d'un roi qui commanda jadis à mille vaisseaux, écoutez nos vœux, protégez Oreste ! Voici l'instant où l'artifice doit le servir ; que le dieu des ombres, Mercure souterrain, le mène lui-même à ce sanglant combat.

*(Elles aperçoivent quelqu'un qui sort du palais, aussitôt elles changent de discours).*

Cet étranger n'aura porté ici que le deuil...

## SCÈNE V.

LE CHOEUR, GYLISSE, NOURRICE D'ORESTE.

LE CHOEUR.

Je vois la nourrice d'Oreste baignée de larmes. Gylisse qui vous fait ainsi franchir les portes du palais ? La douleur qui vous accompagne éclate malgré vous.

GYLISSE.

Celle qui reçoit ces étrangers, m'ordonne de chercher Égisthe sans tarder, afin qu'il puisse lui-même apprendre de leur bouche, avec certitude, la nouvelle qu'ils ont apportée. Devant ses esclaves elle a caché, sous un visage triste, la joie que lui donne cet événement. Ces hôtes ont comblé son bonheur et le malheur de cette famille. Certes Égisthe pourra s'abandonner à la joie en écoutant ce récit. Ah malheureuse ! les maux affreux, accumulés depuis longtemps dans le palais des Atrides, avaient bien affligé mon cœur ; mais je n'avais pas encore éprouvé de douleur pareille. Mon courage m'avait fait tout supporter ; mais, mon cher Oreste... l'affection de mon âme... que j'avais nourri au sortir du sein maternel... dont les cris m'ont si souvent appelée dans la nuit !... Que de peines et que de fatigues perdues !

car pour élever un enfant dépourvu de raison ainsi que la brute, ne faut-il pas mille attentions? Enveloppé dans ses langes, soit que la faim, la soif, ou d'autres nécessités le pressent, il ne peut s'exprimer. Le faible instinct auquel il obéit est tout ce qui le guide. Hélas! nourrice et gouvernante, l'une et l'autre sont bien trompées dans leurs soins! l'une et l'autre en reçoivent le même prix. Ce double office, c'est moi qui en avais été chargée en recevant Oreste des mains de son père; et maintenant, infortunée! j'apprends qu'il n'est plus... Mais allons trouver celui qui a causé tous nos malheurs. Qu'avec plaisir il m'écouterà!

LE CHŒUR.

Mais, comment a-t-elle ordonné qu'il vînt?

GYLISSE.

Comment?... Expliquez-vous; je ne vous entends pas.

LE CHŒUR.

A-t-elle dit qu'il vînt seul ou avec ses gardes?

GYLISSE.

Avec la suite armée qui l'accompagne.

LE CHŒUR.

C'est ce qu'il ne faut point dire à ce maître odieux; dites-lui qu'il vienne seul et sans crainte apprendre la nouvelle. Faites promptement ce message avec joie: votre bonheur, sans que vous le sachiez, en dépend.

GYLISSE.

Y pensez-vous? Après cette nouvelle?...

LE CHŒUR.

Mais, si Jupiter enfin détournait nos maux...

GYLISSE.

Et comment? Oreste est mort, et notre espoir avec lui.

LE CHŒUR.

Pas encore : qui lirait bien dans l'avenir en jugerait autrement.

GYLISSE.

Que dites-vous ? Seriez-vous mieux instruite que nous ?

LE CHŒUR.

Allez, exécutez les ordres qu'on vous a donnés ; laissez au ciel le soin d'accomplir ses desseins.

GYLISSE.

Je vais donc et vous obéis. Puissent les dieux nous regarder favorablement !

## SCÈNE VI.

LE CHOËUR.

Maintenant, père des dieux de l'Olympe, exauce mes vœux ! fais que mes justes désirs aient leur entier accomplissement ! Tu sais pourquoi je t'implore, ô Jupiter ! veille sur lui, dieu puissant ; fais que dans cette maison il surmonte ses ennemis. Si tu lui prêtes ton invincible appui, il leur fera sentir tout le poids de sa vengeance. Tu vois le fils d'un homme qui te fut cher enchaîné au char de l'infortune ; modère l'excès de ses travaux. Pourra-t-il fournir jusqu'au bout sa pénible carrière ? Le verrons-nous toucher enfin au terme désiré de ses peines ? Et vous, habitants de ces vénérables foyers, dieux bienfaisants, écoutez-nous ! voici votre jour ; vengez ceux dont jadis on versa le sang.

Mais que la mort n'engendre plus la mort. Ces derniers coups seront justes. Habitant de l'ancre prophétique ! qu'Oreste rentre dans son palais ; que nos yeux le voient

libre et sorti des ténèbres qui le couvrent ! Qu'avec toi le fils de Maïa lui prête un juste secours et seconde ses projets ! Trop souvent tes oracles sont obscurs, et tes paroles inexplicables s'enveloppent d'une nuit qu'aucun jour ne dissipe. Mais si tu lui donnes la victoire, nous te présenterons les plus riches offrandes, en honorant de nos larmes le tombeau de notre roi. Le succès d'Oreste fera notre bonheur et sera la fin des maux d'une famille que nous aimons. Et toi, cher prince, raffermis ton courage ; à l'instant de frapper, si elle te dit : Mon fils, c'est ta mère qui te prie ; rappelle ce qu'elle osa contre ton père ; achève une horrible vengeance ; endurecis ton cœur<sup>1</sup> ; rends à l'ombre qui t'est chère, aux vivants que tu hais, ce que leur doit ta colère ; fais couler le sang ; immole de coupables assassins.

1. Littéralement : Prenant un cœur de Persée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, ÉGISTHE, GYLISSE.

ÉGISTHE.

On est venu me chercher, je suis accouru. J'apprends que des étrangers arrivés ici répandent la nouvelle de la mort déplorable d'Oreste. L'annoncer dans le palais, ce serait ajouter un poids douloureux au meurtre dont le souvenir cuisant a ulcéré déjà les cœurs. Mais comment m'assurer de la vérité d'un pareil discours ? Ne serait-ce point un bruit légèrement adopté par des femmes craintives, et qui tombera bientôt ? Êtes-vous bien instruite de cette nouvelle ?

GYLISSE.

Je l'ai entendu dire : mais entrez ; interrogez ces étrangers. Les rapports ne sont d'aucune importance quand on peut soi-même s'éclaircir.

ÉGISTHE.

Oui, je veux les voir et apprendre s'ils ont eux-mêmes été témoins de sa mort, ou si c'est un bruit peu fondé. Ils ne pourront tromper ma pénétration.

*(Il entre avec Gylisse).*

## SCÈNE II

LE CHOEUR.

O Jupiter ! que dirai-je ? par où commencerai-je mes prières et mes supplications ? comment exprimer tous mes désirs ? Bientôt le fer meurtrier, rougi de sang, anéantira pour jamais la race d'Agamemnon, ou lui rendra l'éclat, la liberté, le sceptre et les biens de son antique héritage. Tel est le combat qu'Oreste va livrer seul à deux sacrilèges assassins. Puisse-t-il remporter la victoire !

ÉGISTHE, *derrière le théâtre.*

Hélas ! hélas ! ah dieux !

LE CHOEUR.

Frappe, redouble... (*Ils voient quelqu'un qui sort du palais*). Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il dans le palais ?... (*A part.*) Tout est fait ; éloignons-nous afin de paraître n'y prendre aucune part.

## SCÈNE III

LE CHOEUR, UN ESCLAVE OU OFFICIER, QUI SORT DU CÔTÉ OU EST ENTRÉ ÉGISTHE ET VA FRAPPER A L'APPARTEMENT DE LA REINE, AUQUEL ON DOIT SUPPOSER QUE CONDUIT UNE PORTE DIFFÉRENTE DE CELLE PAR LAQUELLE ÉGISTHE EST ENTRÉ.

L'ESCLAVE.

Ah ! malheureux, malheureux ! mon maître est mort !... Ah ! trois fois malheureux ! Égisthe n'est plus !... Mais ouvrez vite, ouvrez l'appartement des femmes... Dépêchez...



non pour secourir Égisthe... hélas ! il n'est plus temps... Ouvrez donc... Personne n'entend... Ils semblent endormis... mes cris sont inutiles... Où est Clytemnestre ? que fait-elle ? Ah ! bientôt sa tête va tomber aussi sous le glaive de la vengeance.

### SCÈNE IV.

LE CHOËUR, L'ESCLAVE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Qu'est-ce ? d'où viennent ces cris ?

L'ESCLAVE.

Ceux qu'on disait morts ont tué les vivants.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! dieux, j'entends cette énigme. La ruse nous perd comme elle nous avait servis... Qu'on me donne au plus tôt une hache, quelque arme... Puisque j'y suis réduite, voyons à qui demeurera la victoire.

### SCÈNE V.

LE CHOËUR, CLYTEMNESTRE, ORESTE,

UNE ÉPÉE A LA MAIN.

ORESTE.

C'est vous que je cherche ; Égisthe a reçu son salaire.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! malheureuse ! cher Égisthe, tu n'es plus !

ORESTE.

Vous l'aimiez ? eh bien ! vous serez dans le même tombeau ; soyez-lui fidèle jusqu'après sa mort. (*Il la saisit et veut la tuer*).

CLYTEMNESTRE.

Arrête, ô mon fils ! Respecte le sein où tu reposas si souvent, où tu suças le lait qui t'a nourri.

ORESTE. *Il s'arrête, et se tourne vers Pylade.*

Pylade, que ferai-je ? Puis-je, sans frémir, poignarder ma mère !

PYLADE.

Où sont les oracles de Pythos ? où sont tes serments ? Ne crains d'ennemis que les dieux.

ORESTE, *après une pause.*

... Tu l'emportes, et tes conseils sont justes... (*à Clytemnestre, en l'entraînant*). Suivez-moi ; c'est auprès de lui (*montrant, derrière le théâtre, l'endroit où l'on doit supposer qu'il a tué Égisthe*) que je veux vous immoler. Vivant, vous l'avez préféré à mon père ; que la mort vous unisse encore avec lui, vous, l'amante de ce traître, vous, l'ennemie de votre époux !...

CLYTEMNESTRE.

J'ai nourri ton enfance, épargne ma vieillesse.

ORESTE.

Vous avez tué mon père, vivrais-je avec vous ?

CLYTEMNESTRE.

Le destin, mon fils, a tout fait.

ORESTE.

C'est le destin aussi qui vous va donner la mort.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, crains les imprécations d'une mère.

ORESTE.

Ma mère?... vous, qui m'avez abandonné à l'infortune.

CLYTEMNESTRE.

Je ne t'ai abandonné qu'à des hôtes fidèles.

ORESTE.

Vous m'avez vendu, moi, fils d'un père libre.

CLYTEMNESTRE.

Et où est le prix que j'en ai reçu ?

ORESTE.

Le prix ! je rougirais de le dire...

CLYTEMNESTRE.

Dis-le, mais dis aussi les infidélités de ton père.

ORESTE.

Était-ce à vous, assise en ce palais, d'accuser un héros éloigné ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, l'absence d'un époux est pénible à sa femme.

ORESTE.

Mais l'époux absent ne travaille que pour elle.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, tu veux donc tuer ta mère ?

ORESTE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui vous condamnez.

CLYTEMNESTRE.

Songes-y : des chiens dévorants vengeront une mère.

ORESTE.

Ne vengeront-ils pas un père si je l'oublie ?

CLYTEMNESTRE.

En vain je pleure au bord du tombeau...

ORESTE.

Le destin de mon père a décidé votre sort.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! j'ai engendré et nourri ce serpent ! Songe effroyable, vous n'étiez que trop vrai !

ORESTE.

Coupable d'un parricide, un parricide vous punit.

*(Il entraîne Clytemnestre hors du théâtre).*

## SCÈNE VI.

LE CHOEUR.

Plaignons-les l'un et l'autre ; mais si le malheureux Oreste est contraint de répandre tant de sang, souhaitons du moins que le flambeau de cette race ne s'éteigne point à jamais !

Le temps a vengé Priam et ses sujets. Deux guerriers, deux lions sont entrés dans la maison d'Agamemnon. Instruit par l'oracle d'Apollon, le héros exilé a tout accompli. Envoyé par l'ordre du ciel, qu'il triomphe dans son palais. Il a trouvé le terme de ses peines, il rentre dans ses biens qu'avaient usurpés deux impurs assassins.

Ceux qui avaient vaincu par la fraude sont punis par la ruse. La véritable fille de Jupiter a saisi le glaive : mortels, avec raison nous la nommons la justice. Sa colère exterminatrice a soufflé sur ses ennemis, le prophète du Parnasse, qui sur ce mont habite un antre profond, l'avait prédit hautement, elle visite enfin dans sa vengeance la femme perfide qui l'avait outragée.

La divinité est comme forcée à ne point servir les mé-

hants. Adorons, il est juste, la puissance qui règle les cieux.

*(Oreste paraît en ce moment ; les portes du palais sont ouvertes ; on voit dans l'éloignement les corps d'Égisthe et de Clytemnestre. On apporte en même temps la robe dans laquelle Agamemnon s'était trouvé enveloppé lorsqu'il avait été assassiné au sortir du bain).*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, ORESTE, ÉLECTRE, PYLADE,  
ARGIENS.

LE CHOEUR.

Enfin le jour luit : notre joug pesant est brisé. Longtemps nous avons craint ici de vous voir couché pour jamais dans la nuit du malheur, bientôt le temps qui fait tout changera la face de ce palais quand vos expiations en auront lavé les souillures. La fortune, plus riante, écoutera nos vœux. Les destins de cette famille prendront un autre cours : enfin le jour luit.

ORESTE.

Voyez ces deux tyrans d'Argos (*il montre les deux corps*), ces parricides destructeurs de ma maison, naguère assis orgueilleusement sur le trône, unis par l'amour, et maintenant encore, comme on en peut juger, fidèles à leurs serments. Tous deux s'étaient juré de tuer mon malheureux père et de mourir ensemble ; ils ont tout accompli. Voyez, vous qui en avez si souvent entendu parler, voyez ce tissu artificieux dont l'infortuné ne put se débarrasser, ce lien dont ses membres se trouvèrent enchaînés. (*A des esclaves qui*

*portent la robe dont il parle*). Étendez et montrez ce fatal vêtement. Que le père, non celui d'Oreste, mais de toute la nature, le soleil, voie l'ouvrage impie d'une épouse. Un jour, si l'on m'accuse, il témoignera qu'avec justice j'ai donné la mort, je ne dis point à Égisthe, il a subi le sort dû à un vil adultère, mais à ma mère... Quoi donc ! celle qui conçut tant de haine contre un époux, de qui l'amour avait formé dans son sein des enfants, gages de sa tendresse, autrefois précieux, aujourd'hui funestes, est-ce ainsi que je dois la nommer ? N'est-ce point une hydre, une vipère, dont le tact seul, même sans morsure, empoisonne ? Ce filet, ce réseau, ce voile perfide, est-ce un piège destiné aux hôtes des bois ou un vêtement de mort, un linceul sépulcral ? Invention infâme, digne d'un brigand, qui, perfide envers ses hôtes, ne vivant que de vols, aidé par ce tissu dans ses assassinats, accumulerait aisément des forfaits. Grands dieux ! que jamais pareille épouse n'habite avec moi. Puissé-je plutôt mourir sans postérité !

LE CHŒUR, *considérant les deux corps*.

Ah ! déplorable spectacle !... (*Il regarde particulièrement le corps de Clytemnestre*). Cette mort est horrible... (*Il voit Oreste, qui, les yeux fixés sur le corps de sa mère, commence à se troubler*). Plus il s'arrête à la considérer, plus sa douleur augmente.

ORESTE.

Fut-elle innocente ou coupable ?... Ah ! j'en crois cette robe que le poignard d'Égisthe a teinte d'un sang dont les taches n'ont pu être effacées par le temps. A la vue de ce tissu, fatal à mon père, tantôt je m'applaudis, tantôt je gémis. Je pleure son crime, sa punition, cette race entière... Ma victoire est affreuse et souille ma main.

LE CHŒUR, *il voit le trouble d'Oreste  
qui s'augmente peu à peu.*

Nul des mortels ne devient criminel impunément. Ils sont châtiés, les uns plus tôt, les autres plus tard.

ORESTE.

Quoi qu'il en soit, je sais le sort qui m'attend. Tels que des coursiers fougueux qui s'échappent, mes sens égarés m'emportent malgré moi. Mon cœur soupire de crainte et palpite de rage. Tandis que je me possède encore, chers amies, je le répète, ce n'est point injustement que j'ai tué une mère, souillée du sang de mon père et abhorrée des dieux. Le prophète de Pythos, je l'atteste, m'a lui-même enhardi. Ses oracles m'ont assuré que cette action ne serait point regardée comme un crime. Si je ne l'eusse pas faite, il m'annonçait une punition que je ne dirai point; car aucun trait n'en peindrait l'horreur. J'irai donc avec cette couronne et ce rameau, j'irai dans son sanctuaire, centre de la terre<sup>1</sup>, où brûle une flamme incorruptible : là j'expierai mon parricide ; il m'a défendu d'embrasser d'autres autels. Vous, Argiens, soyez témoins un jour si j'ai mérité ces maux : pour moi, désormais errant, vagabond, exilé, voilà le renom que je laisserai en mourant.

LE CHŒUR.

Votre vengeance fut légitime. Ne vous accusez pas vous-même, ne présagez point de malheurs. Vous avez délivré toute la ville d'Argos, et c'est justement que vous avez étouffé deux monstres.

1. Les Grecs avaient placé le centre de la terre à Delphes. On y entretenait, ainsi qu'à Athènes et à Rome, un feu qu'on ne laissait point éteindre. Ce n'étaient point des vierges, mais des femmes veuves qui étaient chargées de l'entretenir.



ORESTE, *il devient furieux.*

Ah ! chères amies !... je les vois ces noires Gorgones... entourées de serpents sans nombre... Je ne puis les attendre...

LE CHŒUR.

Quels fantômes vous troublent ? O prince si fidèle à votre père, que craignez-vous ?

ORESTE.

Ce ne sont pas des fantômes, ce sont les chiens dévorants, les furies qui vengent une mère.

LE CHŒUR.

Vos mains fument encore de sang. Voilà la cause de votre trouble.

ORESTE.

Puissant Apollon !... leur foule augmente... le sang distille de leurs yeux !

LE CHŒUR.

Il est des expiations : allez implorer Apollon, il vous délivrera de vos maux.

ORESTE.

Vous ne les voyez pas... mais moi je les vois... Elles me poursuivent, je ne puis les attendre...

*(Il sort).*

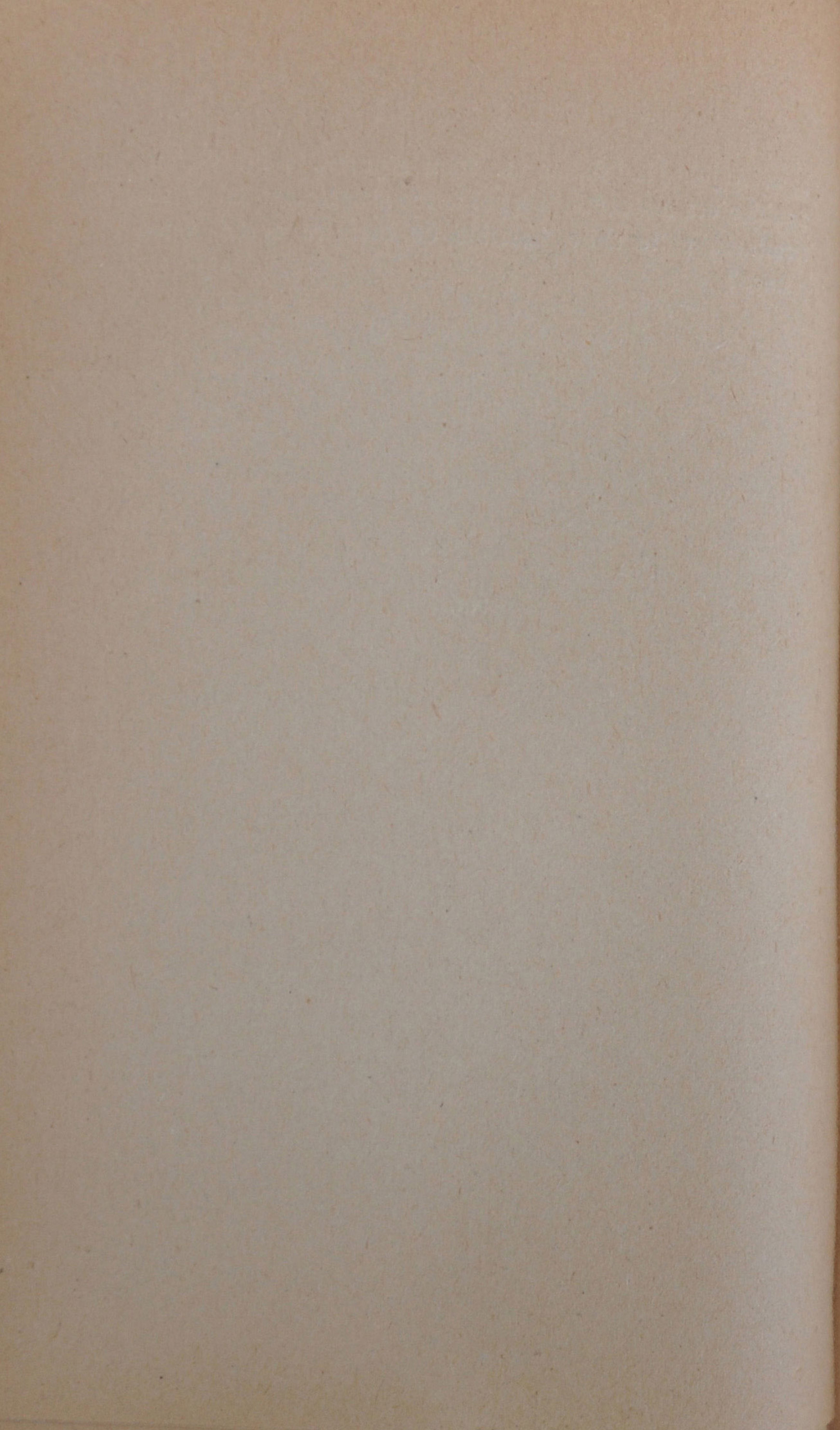
LE CHŒUR.

Puissiez-vous être heureux, et qu'un dieu bienfaisant daigne veiller sur vous.

Trois fois la tempête a battu ce palais. On y a vu le déplorable Thyeste dévorer lui-même ses enfants ; on y a vu le plus grand des rois, le chef de la Grèce, massacré dans un

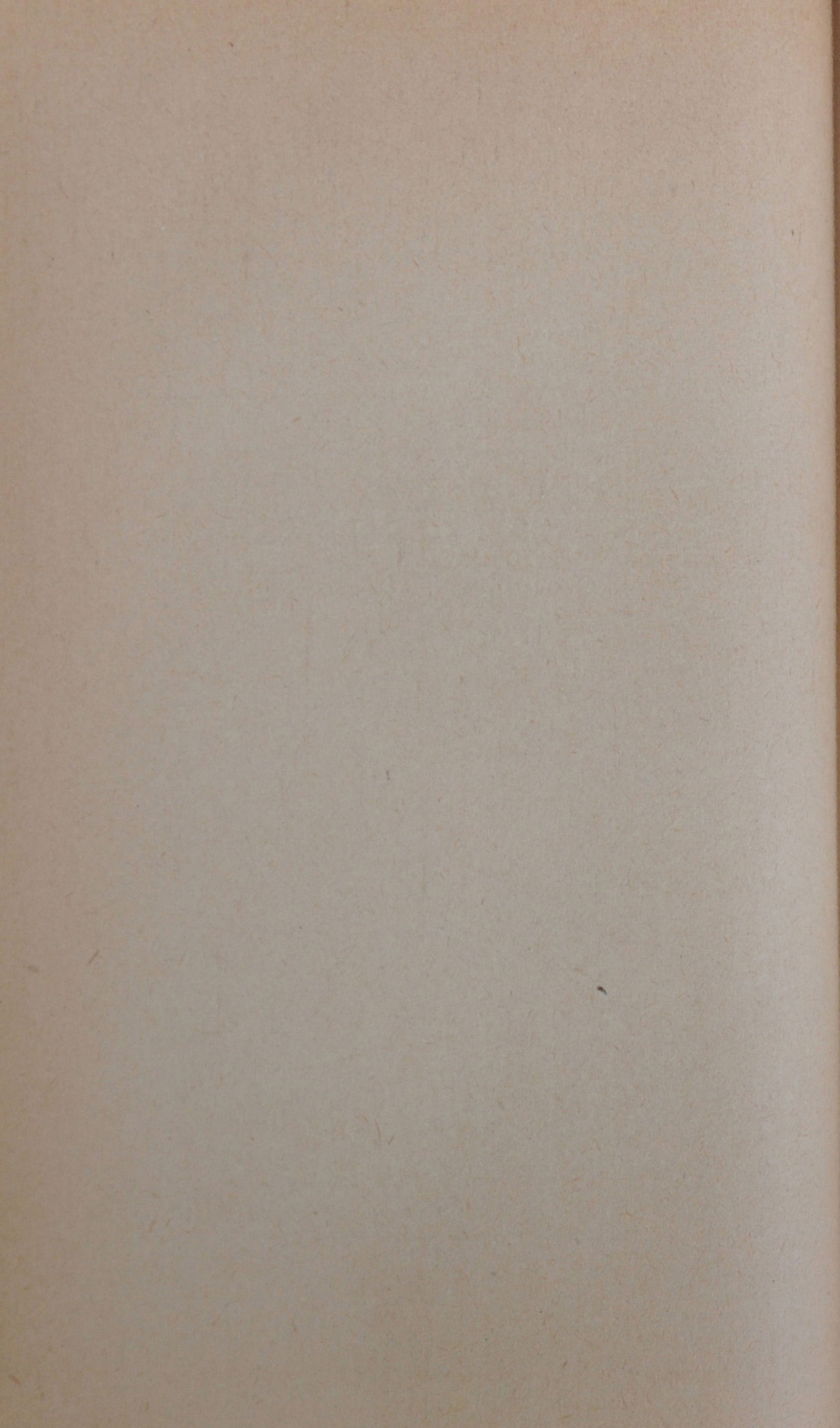
bain. Aujourd'hui Oreste est venu réparer, le dirai-je, ou combler ces malheurs. A quel terme s'arrêteront-ils? où se terminera cette suite horrible de meurtre et de vengeance?

FIN.



LES EUMÉNIDES

*Tragédie.*



## AVANT-PROPOS

Dans les Euménides, qui terminent l'Orestie, l'unité du lieu n'est pas gardée. D'abord la scène est à Delphes où la Pythie invoque tous les dieux fatidiques. Elle aperçoit Oreste environné de furies endormies par Apollon, qui assure Oreste qu'il ne l'abandonnera pas, et qu'il saura le tirer des mains des furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laissent pour se réfugier à Athènes, où ce dieu achèvera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'est moi qui vous ai porté à tuer Clytemnestre. Oreste, après une courte prière à Phébus, se retire, et Apollon prie Mercure de conduire heureusement ce fugitif qu'il a pris sous sa protection.

A peine Apollon et Oreste ont disparu qu'on voit sortir de terre l'ombre de Clytemnestre. Elle appelle à haute voix les furies pour les réveiller. L'ombre se plaint d'être négligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource contre un fils qui a tué sa mère. Elle leur montre les blessures qu'elle a reçues d'Oreste et leur reproche leur nonchalance à la venger.

Elles se réveillent et sont fort étonnées de voir que leur proie leur est échappée. Elles s'en prennent à Apollon et sont fort scandalisées qu'un jeune dieu ait dupé de vieilles divinités.

Ce dieu survient d'un air courroucé, et leur ordonne de sortir de son temple, sous peine d'être percées de ses traits et d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent.

Tout à coup le lieu de la scène change, et Delphes devient Athènes. On voit Oreste prosterné aux pieds de la statue de Minerve, à laquelle il fait une prière courte et touchante. Les Euménides se trouvent à ses côtés et lui déclarent qu'elles le livreront à Pluton, ce dieu redoutable aux impies. Oreste a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le temple de Delphes par le sang des animaux répandus sur lui, et plus encore par le temps qui efface tous les crimes. Il a beau dire qu'il vient invoquer Minerve et lui offrir pour appui son bras, son sceptre et son

royaume, les Euménides lui répètent qu'il leur est dévoué, et que ni Minerve ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups.

Minerve cependant descend avec majesté dans son temple, le prend sous sa sauvegarde, et veut qu'il soit jugé dans les formes par des Athéniens choisis, qui jureront de prononcer suivant l'équité.

Elle reparait bientôt à la tête des juges qu'elle a choisis. Apollon la suit et entre en cause en faveur de l'accusé. Après discussion les suffrages se sont trouvés égaux. Elle prie les furies de ne pas s'abandonner à leur courroux et leur promet enfin un asile, des honneurs et des autels dans la ville.

Les Euménides sont contraintes de céder à l'éloquente et vive douceur de la déesse. Elles font leurs conditions. Minerve leur confirme qu'on leur élèvera un temple et que nulle famille ne prospérera sans leur aveu. Elles font à leur tour des souhaits propices à la ville d'Athènes. On les reçoit comme déesses du pays, par l'ordre de Minerve, et cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles et de femmes de tout âge, qui conduisent ces divinités nouvellement adoptées dans le lieu qui leur est destiné.

---

## PERSONNAGES

LA PYTHIE, ou prophétesse du temple de Delphes.

APOLLON.

ORESTE.

LE CHOEUR, composé des Euménides ou Furies.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

MINERVE.

LES ARÉOPAGITES.

PEUPLE D'ATHÈNES, FEMMES, VIEILLARDS ET ENFANTS.

*La scène, au premier acte et au deuxième, est à Delphes, dans le temple; au troisième, elle est à Athènes, d'abord dans le temple de Minerve, et ensuite sur la colline de Mars.*

# LES EUMÉNIDES

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

Le théâtre représente l'entrée du temple d'Apollon,  
à Delphes.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA PYTHIE, ORESTE, LES EUMÉNIDES, ENDORMIES.

LA PYTHIE.

Offrons d'abord nos hommages à la Terre, qui, la première des dieux, rendit ici ses oracles; ensuite à Thémis, qui remplaça, dit-on, sa mère dans ce sanctuaire prophétique. Par la cession libre et volontaire de Thémis, Phébé, sa sœur, en devint la troisième souveraine. Phébé, pour honorer la naissance de son neveu, lui en fit présent, et lui donna le surnom de Phébus. Ce dieu, quittant les marais et les rochers de Délos, aborda sur ces rivages de Pallas, que fréquentent les nochers, et vint ensuite habiter cette contrée et le sommet du Parnasse. Les enfants de Vulcain l'y conduisirent avec pompe et respect, et nettochèrent les chemins des brigands qui l'infestaient. Le roi de ce pays, Del-



phus, et tout son peuple, honorèrent avec empressement l'arrivée du dieu prophète, qui, inspiré par Jupiter même dans l'art des oracles, s'assit le quatrième sur ce trône fatidique : Apollon est le prophète de son père ; c'est à ces dieux que j'adresse les prémices de mes supplications. Après eux, je les offre à Pallas, placée devant ce temple ; j'adore aussi les nymphes qui habitent le Coryce, retraite amie des oiseaux et visitée des dieux. Bromius y fait son séjour ; je n'oublierai point ce dieu ; c'est de là qu'entraînant les bacchantes, il fit subir à Penthée le sort d'un lièvre timide. Invoquons aussi les sources de Phistus, le redoutable Neptune, et surtout Jupiter, le souverain des dieux... Maintenant asseyons-nous sur le siège prophétique. Puisse mon entrée dans le temple être aujourd'hui plus heureuse que par le passé ! Si quelques Grecs sont venus me consulter, qu'ils tirent au sort selon l'usage ; car je prophétise au gré du dieu qui m'inspire.

*(Elle entre dans le temple et en sort précipitamment).*

Un spectacle, horrible à voir, horrible à décrire, me chasse du temple. Je ne puis ni me soutenir, ni marcher ; mes genoux sont sans force : tremblante sous le poids de l'âge, pareille à un enfant, je me traîne sur la terre... J'entrais dans le sanctuaire redoutable ; je vois à l'autel un homme proscrit par les dieux sans doute : c'est un suppliant ; ses mains dégouttent de sang ; il tient une épée nue et un rameau couronné, selon l'usage, de longues bandelettes de laine blanche ; à ces marques je ne puis me tromper. Mais autour de lui dort une foule étonnante de femmes assises sur les sièges... Que dis-je de femmes ? de gorgones... mais non... je ne reconnais point là les gorgones ; jadis je les ai vues en peinture, enlevant le repas du malheureux Phinée : celles-ci n'ont point d'ailes ; elles sont noires, d'un aspect

affreux ; un souffle bruyant sort de leurs narines ; leurs yeux distillent un odieux venin : vêtues comme elles le sont, elles ne devraient approcher ni des statues des dieux, ni de l'habitation des hommes. Jamais race semblable ne s'offrit à mes regards. Quelle terre se vanterait de l'avoir nourrie impunément, et sans s'être repentie de ses bienfaits ? Mais c'est au puissant Loxias<sup>1</sup>, au dieu médecin, prophète, augure et purificateur suprême, de veiller à la pureté de sa propre demeure.

## SCÈNE II.

ORESTE, LES EUMÉNIDES, TOUJOURS ENDORMIES,  
APOLLON.

APOLLON, à *Oreste*.

Je ne t'abandonnerai point ; de près ou de loin, je te protégerai toujours et tes ennemis ressentiront ma colère. Ces audacieuses, tu les vois, sont enchaînées par le sommeil ; elles ont succombé à la fatigue, ces vieilles et détestables filles dont n'approchent ni les dieux, ni les hommes, ni les brutes. Nées pour causer des maux, abhorrées de la terre et du ciel, elles habitent les ténèbres et les abîmes du Tartare. Fuis, saisis cet instant, sinon elles te poursuivront par toute la terre, dans les îles et sur les mers : hâte-toi d'éviter ce tourment. Cours à la ville de Pallas ; embrasse l'antique image de la déesse. Là, nous aurons des juges, là, plaidant pour toi, je saurai t'affranchir à jamais de ces peines. Je le dois, car c'est moi qui t'ordonnai de tuer ta mère.

1. Apollon.

ORESTE.

Puissant Apollon, vous savez que mon bras ne fut pas injuste; songez donc à ne point m'abandonner, votre pouvoir suffit pour me secourir.

APOLLON.

Souviens-toi de mes paroles et ne crains rien. Et toi, mon frère, fils, ainsi que moi, de Jupiter, prends-le sous ta garde. Fidèle à ton nom, Mercure conducteur, conduis mon suppliant. Jupiter lui-même respecte le droit des suppliants, droit que le sort propice fit établir en faveur des mortels.

*(Ils sortent).*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE, ELLE PORTE LES MARQUES  
DES BLESSURES QU'ELLE A REÇUES D'ORESTE. LES EUMÉ-  
NIDES, TOUJOURS ENDORMIES.

L'OMBRE.

Vous dormez, furies? est-ce là votre emploi? Vous dormez! et moi, dont vous trahissez ainsi la vengeance, errante honteusement chez les morts, je m'entends reprocher sans cesse le meurtre que j'ai commis. Sachez qu'ils m'en punissent sévèrement; tandis que moi, si cruellement traitée par le mortel le plus cher, égorgée par des mains parricides, je ne trouve aucun des dieux qui s'indigne de mon sort. Voyez en esprit ces blessures : l'esprit, quand on dort, a des yeux, et, quand on veille, il est aveugle<sup>1</sup>. Combien de fois ne vous ai-je point abreuvées de libations sans vin, sobres et adoucissantes offrandes? Combien de fois ne vous ai-je point conviées à des festins nocturnes, auprès de mon foyer, dans ces heures où l'on n'invoque aucune autre déesse? Aujourd'hui vous foulez aux pieds mes hommages. Pareil au faon, le coupable vous échappe et s'enfuit; il s'est dégagé du filet et vous insulte. Entendez les plaintes de

1. C'était un principe de Pythagore, que les plus grands philosophes de l'antiquité, Aristote et Platon, adoptèrent ensuite.

mon ombre, déesses de l'enfer, reprenez vos sens. C'est Clytemnestre qui vous appelle en songe... (*Ici l'on entend des ronflements*). Vous dormez;... cependant il s'éloigne. Les dieux de Clytemnestre seuls n'écoutent point leurs suppliants ! (*Nouveaux ronflements*). Ah ! c'est trop dormir : c'est trop peu compatir à ma peine. L'assassin de sa mère, Oreste, vous échappe. (*Ici le chœur pousse des cris confus*). Vous criez encore endormies. Ne vous lèverez-vous pas à l'instant ? ne ferez-vous donc jamais que du mal ? (*Nouveaux cris du chœur*). Le sommeil et la fatigue, ensemble conjurés, ont engourdi vos mortelles vipères.

LE CHŒUR, *encore à moitié endormi.*

Arrête ! arrête ! arrête !... prends garde...

L'OMBRE.

Vous le poursuivez en songe ; ainsi que l'animal chasseur, toujours occupé de sa proie, vous poussez des cris inarticulés. Que faites-vous ? Levez-vous. Surmontez la fatigue. Reconnaissez ce que vous coûte le sommeil. Que mes justes reproches percent votre âme : les reproches sont l'aiguillon des sages... N'exhalez point dans l'air ce souffle sanguinaire, ce feu dévorant de vos entrailles... Suivez le coupable ; que de nouveaux tourments le consomment.

(*Le chœur se réveille, l'ombre disparaît*).

## SCÈNE II.

Les Euménides s'éveillent les unes les autres.

LE CHŒUR.

Éveillez-vous... éveillons-nous... Tu dors?... lève-toi... chasse le sommeil. Sachons si l'alarme est vaine... Ah !

dieux ! il est vrai, mes amies, nos soins sont perdus... Quel affront humiliant ! quelle peine insupportable ! il s'est échappé du filet. Vaincues par le sommeil, nous perdons notre proie. (*A Apollon, qui paraît*). Fils de Jupiter, c'est vous qui nous l'avez dérobé. Jeune dieu, vous avez vaincu de vieilles déesses. Pour sauver son suppliant, un dieu nous enlève l'impie, le parricide assassin d'une mère ! Où donc est la justice ? Les reproches qu'on m'a faits en songe ont percé mon âme comme un aiguillon déchirant ; les bourreaux n'ont point de pareil supplice. Un froid, un froid glacial pénètre mon cœur et mes veines. Ainsi se conduisent les nouveaux dieux ! ils règnent sans équité. Voyez ce trône placé au centre de la terre, il dégoutte de sang ; celui qui s'y assied a souffert qu'un assassin le souillât. Dieu prophète, sans respecter votre propre sanctuaire, vous y avez appelé, amené vous-même un impur suppliant. Vous n'honorez que d'injustes dieux et méprisez les antiques Parques. Vous m'outragez, sans toutefois sauver le coupable ; car, fuirait-il sous la terre, il ne peut éviter son châtement. Après son parricide, un démon vengeur le poursuivra toujours.

## SCÈNE III.

APOLLON, LE CHOEUR.

APOLLON.

Sortez, je vous l'ordonne ; sortez à l'instant de ce temple. Purgez ce sanctuaire prophétique si vous ne voulez que de cet arc resplendissant parte un trait ailé qui vous force à vomir douloureusement les flots écumants du sang hu-

main dont vous vous abreuvez. Ce n'est point à vous d'approcher de ce séjour. Allez où la justice, punissant les assassinats, les avortements, les mutilations, ordonne la torture et la mort ; où des scélérats gémissants expirent dans les supplices. Filles abhorrées des dieux, voilà les fêtes que vous aimez... Vos mœurs répondent à votre forme. C'est dans le repaire d'un lion sanguinaire, non dans ce temple, que doivent habiter de tels monstres. Allez, errez, troupeau sans pasteur, que nul des dieux ne daignera conduire.

LE CHŒUR.

Puissant Apollon, écoute-nous à notre tour. Tu es, non le complice, mais l'auteur du crime : tu as tout fait.

APOLLON.

Comment ? Osez le dire, et rien de plus.

LE CHŒUR.

Tu lui as commandé de tuer sa mère.

APOLLON.

Je lui ai commandé de venger son père.

LE CHŒUR.

Ensuite tu l'as reçu tout souillé de sang !

APOLLON.

J'ai voulu qu'il se rendît suppliant dans mon temple.

LE CHŒUR.

Et tu outrages celles qui le poursuivent...

APOLLON.

Ces lieux ne sont pas faits pour elles.

LE CHŒUR.

Mais il nous est ordonné...

APOLLON.

Quoi?... Vantez ce ministère auguste...

LE CHŒUR.

De persécuter partout les parricides.

APOLLON.

Eh! comment? le meurtre d'une femme qui tua son époux peut-il être un parricide? Certes, ce serait bien avilir, anéantir les serments d'hyménée, dont Jupiter et Junon sont garants. Que deviendraient les honneurs de Cypris, qui dispense aux mortels les plaisirs les plus chers? La foi, qui fait partager aux époux le même lit, est à juste titre le serment le plus saint. Si vous souffrez qu'ils attentent mutuellement à leurs jours, s'ils n'ont rien à redouter de votre colère, c'est injustement que vous poursuivez Oreste. Pourquoi vous irriter de son crime, si le crime d'un autre ne peut vous offenser? C'est à Pallas que j'en appelle aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous ne quitterons point les pas de ce coupable.

APOLLON.

Eh bien! poursuivez-le; ajoutez à vos efforts...

LE CHŒUR.

Et toi, n'abolis point nos honneurs.

APOLLON.

Quels honneurs! jamais je ne les respecterai.

LE CHŒUR.

Ta gloire est de t'asseoir auprès de Jupiter; la nôtre, quand le sang d'une mère demande vengeance, est de poursuivre incessamment le criminel.



APOLLON.

Et moi, je secourrai, je sauverai mon suppliant : la colère d'un suppliant trahi est à craindre pour les hommes et les dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

Le théâtre change et doit représenter d'un côté le temple de Minerve à Athènes, de l'autre, l'aréopage et la colline de Mars.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE.

Puissante Minerve, j'arrive ici par les ordres d'Apollon. Reçois avec bienveillance un malheureux persécuté, qui n'est plus impur et dont les mains ne sont plus souillées. Épuisé de fatigue, errant dans toutes les villes et chez tous les peuples, j'ai traversé les terres et les mers, fidèle aux ordres fatidiques d'Apollon, et je viens, ô déesse, au pied de ton image, y attendre mon jugement.

### SCÈNE II.

ORESTE, LE CHOËUR.

LE CHOËUR.

Allons, voilà des marques certaines de son passage... Ces indices muets nous guident... Telles que le chien qui

suit un faon blessé, suivons-le à la trace du sang qui dégoutte de son corps. Tant de fatigues m'ôtent la respiration. Nous avons parcouru la terre; nous avons volé sans ailes... Aussi vite que son vaisseau, nous l'avons poursuivi au delà des mers. Sans doute c'est ici qu'il s'est réfugié : une odeur flatteuse de sang humain m'en assure...

Voyez... cherchez partout... que ce parricide ne puisse fuir impuni.

Le voici abattu et sans force. Il embrasse la statue de l'immortelle déesse; il demande un jugement.

Le jugement est porté. Le sang maternel répandu est difficile à racheter : la terre qui en fut humectée ne le rendra plus.

A la place de ce sang, il faut que de ton vivant je suce le tien à longs traits et que de ta substance je tire un amer breuvage. Lentement consumé, je t'entraînerai chez les morts. Là, tu subiras le châtement des parricides; là, tu verras, punis en proportion de leurs crimes, les impies qui ont outragé les dieux, les droits de la nature ou de l'hospitalité. Pluton est sous la terre le juge absolu des mortels; rien n'échappe à sa vue, et tout se grave dans sa mémoire.

ORESTE.

Instruit par mes malheurs, je sais plus d'un moyen d'expier mon crime; je sais quand il faut parler ou me taire : un maître habile m'a enseigné ce que j'aurai à dire aujourd'hui. Le sang dont cette main fut teinte, pâlit et s'efface<sup>1</sup>. Déjà la souillure de mon parricide est lavée : récente, elle a été purifiée dans le sanctuaire de Phébus par les sacrifices

1. Cette image terrible était peut-être connue de Shakespeare, lorsqu'il introduisit Macbeth sur la scène, après l'assassinat de son roi, se frottant les mains pour essuyer le sang dont elles étaient couvertes et prononçant ces mots : L'Océan ne pourrait les laver.

accoutumés : je puis désormais parler et me défendre. Ma présence n'apporte ici rien de funeste. Le temps, en vieillissant, abolit aussi tous les crimes. Aujourd'hui ma bouche est pure ; je puis invoquer Minerve qui règne en ces lieux, et l'appeler à mon secours. Sans combat, elle fera pour toujours de moi, de mon pays et des Argiens, les alliés fidèles de son peuple. Soit que dans les plaines de la Libye, aux bords du fleuve<sup>1</sup> qui la vit naître, visible ou invisible, elle combatte pour ses Africains chéris ; soit que, pareille à un vaillant général, elle parcoure les champs de Phlégra, elle est déesse, et doit m'entendre, quoique éloignée ; elle est déesse, qu'elle vienne me délivrer de mes maux.

## LE CHŒUR.

Le pouvoir de Phébus et de Pallas n'empêchera pas que tu ne sois toujours errant, persécuté par nous, et désormais étranger à la joie. Fantôme desséché, pâture des démons, tu ne pourras parler, tu ne pourras me répondre ; ta voix expirera sur tes lèvres. Victime élevée pour moi, à moi seule consacrée, tu ne seras pas égorgé sur l'autel, mais vivant tu seras ma nourriture ; tu entendras les chants qui te dévouent à moi sans retour.

Formons, formons nos chœurs ; commençons nos effrayants concerts ; retraçons le sort que nous destinons aux mortels.

Nous aimons à être justes. Quiconque a les mains pures n'a rien à redouter de notre courroux et vit tranquille ; mais tout coupable qui, comme cet assassin, cache des mains parricides, nous voit promptes à venger les morts, lui redemander sans cesse le sang qu'il a versé.

O ma mère, ô nuit qui m'avez engendrée pour punir les vivants et les morts, écoutez-moi !... Le fils de Latone me

1. Ce fleuve se nommait Le Triton.

déshonore ; il m'arrache ma proie, le sacrilège assassin d'une mère !

Voilà les chants que doit entendre notre victime ; chants du délire, de la fureur et du désespoir ; hymne des Furies, que n'accompagne point la lyre, et qui, enchaînant les esprits, dessèche aussi les cœurs.

Tel est le sort immuable que la Parque inflexible a filé pour moi. Celui qui s'est fait l'artisan de sa mort, je dois le suivre jusqu'aux enfers, et le trépas même ne le délivre pas de moi.

Voilà le chant que doit entendre notre victime ; chant du délire, du désespoir et de la fureur ; hymne des Furies, que n'accompagne point la lyre, qui enchaîne l'âme et sèche les cœurs.

Dès le jour de ma naissance, telle fut ma destinée : de ne point approcher des immortels. Nul d'entre eux ne participe à nos festins. Les vêtements de fête nous sont étrangers. Chargées de détruire les familles où des traîtres s'arment contre leurs proches, nous poursuivons le coupable ; quelque fort qu'il soit, dès qu'il a fait couler le sang, il est perdu.

C'est un soin que nous nous hâtons d'épargner aux dieux ; mais qu'ils laissent nos arrêts irrévocables et sans appel ! La race odieuse qui est souillée de sang n'est plus digne d'être écoutée de Jupiter. La gloire des humains, la plus brillante aux yeux des hommes, flétrie dans les enfers, s'efface à notre sombre aspect, et s'anéantit sous nos pieds tout sanglants.

D'un élan vigoureux nous atteignons de loin le coupable. En vain il se fatigue pour nous fuir ; notre poids l'accable : il tombe.

Aveuglé par son forfait, il ne voit rien, tant la nuit du

crime se répand autour de lui, et la renommée gémissante parle des ténèbres épaisses qui enveloppent sa demeure.

Le destin l'a voulu : habiles et confiantes, gardant le souvenir des crimes, inexorables aux mortels, nous régnerons séparées des dieux, sans honneur et sans gloire, dans un séjour que n'éclaire point le soleil, et où marchent avec peine celui qui a l'usage de ses yeux et celui qui l'a perdu.

Mortels, vous entendez les lois éternelles, dictées par la Parque, que les dieux nous ont imposées : respectez-nous ; tremblez. Notre culte est antique et ne fut jamais négligé, bien que notre demeure soit sous la terre et dans les abîmes ténébreux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.